



Sociétaire de la Comédie-Française jusqu'en 2018, Laurent Natrella incarne un Scapin au service de la jeunesse et de l'amour. «Un compagnon de la bonté», comme il dit. (Lauren Pasche)

Scènes

Laurent Natrella, un amour de Scapin

Alexandre Demidoff

 @alexandredmff

Le comédien français
revêt la livrée de l'illustre
pendard, sous la baguette
ensorcelante d'Omar

Porras, au **Théâtre**
Kléber-Méleau à Renens
dès mardi. Parole d'un
interprète fait pour la joie



Il veut tout prendre, toujours. Il aime s'absorber dans la matière, disparaître sous le maquillage, surprendre dans le miroir un visage qu'il ne connaît pas et broder en liberté son conte. Le Français Laurent Natrella a du métier. Vingt et un ans à la Comédie-Française ont fait de lui un athlète de la fiction, capable certains jours d'enchaîner trois pièces. Mais il a toujours les élans du novice, la flamme de celui qui cherche d'autres figures de lui-même, qui transforme un rôle en fête.

Son Scapin, celui qu'il répète ces jours encore au **Théâtre Kléber-Méleau (TKM)** à Renens pour **Omar Porras**, respire cela, un parfum de spleen que dissipe une gaieté de justicier, l'allégresse de l'enfance quand elle revient à l'improvisiste. Voyez-le, au milieu du bar de Far West imaginé par le décorateur Fredy Porras: il tire les ficelles de sa comédie, promenant sur le front de la manigance son long corps qu'on imagine dansant la carmagnole, ses rouflaquettes et sa tignasse de fauve ratiboisé, son blaze de farces et attrapes. Il dupe cet avaricieux d'Argante (Peggy Dias), piège cette fouettarde de Madame Géronte (Olivia Dalric). Olé!

Une corrida. L'ivresse d'un double jeu. Treize ans après une première version galopante des *Fourberies de Scapin*, **Omar Porras** reprend la comédie de Molière. Certains interprètes étaient déjà là en 2009. D'autres découvrent ce ballet cocasse. Laurent Natrella succède sous la livrée au renversant Lionel Lingelser. C'est ce qu'on appelle une prise de rôle.

Souple comme un olivier

Mais le voici qui sort de la répétition, cheveux noirs en broussaille, barbe de maquis, solide et souple comme un olivier dans le vent du sud. C'est l'heure du thé au **TKM**, le filage vient de se terminer. Et Laurent Natrella paraît tomber de son hamac, exempt de fatigue, le bienheureux! Dans un studio du théâtre, cerné par des divinités balinaises, il se rappelle son bonheur devant *El Don Juan* monté en 2005 par **Omar Porras** qu'il ne connaissait pas encore.

«C'était un choc comparable à celui que j'avais ressenti devant les Shakespeare d'Ariane Mnouchkine. Omar a une écriture absolue au théâtre. Tout est transposé chez lui dans une autre dimension, qu'on dira rythmique et chorégraphique, le moindre geste,

le moindre mot. J'étais fasciné. Quand il a été invité en 2006 à monter à la Comédie-Française *Pedro et le commandeur* de Lope de Vega, j'ai tout fait pour jouer pour lui.»

Omar Porras et son foulard corsaire débarquent chez Molière et c'est une petite révolution. Le fondateur du **Teatro Malandro** recrute son équipage, mais – hérésie! – ne distribue pas les rôles. Personne ne sait qui il jouera au bout du compte. L'essentiel est d'accéder au secret du texte par un entraînement qui emprunte à des pratiques traditionnelles. Beaucoup sont désarçonnés. Pas Laurent Natrella. «La méthode d'Omar peut donner le sentiment de rester à la périphérie de l'œuvre, mais la réalité est qu'elle rend les choses plus concrètes, plus humaines.»

La fraternité des Scapin

Le masque de Pedro lui échoit et c'est une forme d'élection. Il n'oubliera jamais ce bain de nuit onirique. Alors quand l'année passée il vient jouer au **TKM** *Chagrin d'école*, d'après son ami Daniel Pennac, il imagine une autre échappée avec Omar. «C'était un jour où il devait jouer trois fois le spectacle, ce qui est énorme, raconte ce dernier. Entre deux représentations, nous avons fait un tour et on a parlé de travailler ensemble. Je lui ai demandé s'il se verrait faire Scapin. Il a dit oui avec un enthousiasme d'enfant. Je tenais mon nouveau Scapin.»

Mais comment interpréter l'illustre pendarde? Laurent Natrella est bien placé pour connaître le nuancier du rôle. Il l'a vu sombre, incarné par Philippe Torreton, dans une mise en scène de Jean-Louis Benoit à la Comédie-Française. Il a visionné le téléfilm des années 1960 où Charles Denner éclabousse de son charisme le personnage. Il s'est souvenu d'Alain Pralon, autre sociétaire de la Comédie-Française, dans la peau du renard.

«Je me suis régalié de toutes ces versions, c'est comme si j'avais rejoint la confrérie des Scapin. Le nôtre est fatigué au début de la pièce. Il a trop servi, il voudrait se reposer. Mais il ne résiste pas à l'appel des jeunes, du pauvre Octave qui s'est marié avec la belle Hyacinthe à l'insu de son père dont il redoute le courroux. Il se met au service de l'amour de ces candides. Ce qu'il défend est très noble. A part une vengeance, ses actes sont des actes de bonté.»

Un amour de Scapin au fond. Laurent Natrella dévale ainsi la pente du plaisir et des



jours. Pas d'afféterie, mais des détours qui sont des apartés. L'enfance en regardant la mer. La passion du basket. Un cours de théâtre au lycée. L'après-midi où il remplace un camarade pour dire les mots de Paul Claudel, ceux irrigués de mystère de *Tête d'or*. Cet autre où sa sœur l'entraîne au Conservatoire d'Antibes. Une voix d'ébène le saisit: c'est celle du légendaire Julien Bertheau, 403e sociétaire de la Comédie-Française.

«Magie absolue»

«Il m'a parlé de Racine, d'Hugo et j'étais ébloui. Il a été mon premier maître. Il a monté une compagnie et m'a proposé d'en être, alors que j'étais encore amateur.» Il annonce à ses parents qu'il veut tenter le très sélectif Conservatoire de Paris. Pour s'y préparer, il s'inscrit dans l'école de Niels Arestrup et suit les classes de Michelle Marquais et de Maurice Bénichou, des géants du métier. Il est admis au conservatoire et engagé à sa sortie par le magnétique Daniel Mesguich, tout juste nommé alors directeur du Théâtre de Lille.

C'est la voie du désir. La Comédie-Française sera sa forge. «Confronté à l'excellence des collègues, on devient très habile, on doit être efficace, on n'a pas le choix.» On lui demande ce qu'il a gagné avec le temps. «J'ai moins besoin de prouver. Et ça fait beaucoup de bien. Aujourd'hui, je me laisse porter par les répétitions, par les idées des autres, sans peur de m'égarer, avec l'assurance que je vais me retrouver. Ce que j'ai acquis au fond, c'est la tranquillité de l'altérité.»

Laurent Natrella se raconte d'une voix où perle le soleil de sa Méditerranée. Dans le ciel de Renens, des grues géantes montent la garde avec une morgue de tyrannosaure. Le TKM est un bastion au milieu du capharnaüm d'un changement de décor urbain. «Ce théâtre si beau en face de ce chantier colossal, c'est la magie absolue.» Laurent Natrella est inflammable. Il est fait pour la joie. Ça tombe bien: Scapin aussi. ■

«Les Fourberies de Scapin»,
Renens, Théâtre Kléber-Méleau,
du 27 sept. au 23 oct., puis du 13 au
23 déc., rens. tkm.ch

«Une comédie réglée comme un ballet»

Omar Porras raconte les dessous de la reprise d'un spectacle qui a marqué

Le doigté d'un djinn. A une poignée de jours de la première, **Omar Porras** règle des détails qui feront la grâce de ses *Fourberies de Scapin*. Sur scène, les comédiens jouent l'intégrale de la pièce devant l'équipe du TKM. Dans la salle, le sorcier du Teatro Malandro, en bermuda et sandales, bat la mesure de cette chorégraphie irrésistible de fantaisie. Quand une nuance manque, il souffle à Marie Robert, son bras droit à la mise scène, d'en prendre note. A certains moments, il se faufille derrière ses interprètes et, sans rien interrompre,

fait le tour du bar imaginé par son frère Fredy, comme pour s'imprégner d'un champ magnétique.

Ses *Fourberies de Scapin* montées une première fois en 2009 au Théâtre de Carouge, il les connaît dans leurs moindres plis. Mais il a eu envie de les reprendre parce que le spectacle fait partie du répertoire du Teatro Malandro, dit-il, comme *La Visite de la vieille dame* de Friedrich Dürrenmatt qu'il a ressuscitée trois fois depuis sa création en 1993. «En 2009, ce Molière a marqué un tournant dans le travail de Malandro, confie l'artiste. J'y ai mis l'accent davantage encore que par le passé sur le rythme, l'adresse au public, le jeu frontal. Tout est réglé comme une petite horloge.»

Transmettre le geste

Cette version serait-elle alors une copie conforme de celle de 2009? La charpente est la même, mais les variations sont multiples. Si certains interprètes étaient déjà de la partie, d'autres ont rejoint la troupe. «Ce qui me touche, c'est comment les anciens transmettent aux nouveaux les gestes et l'esprit du spectacle, poursuit le metteur en scène. Alexandre Ethève, qui était là en 2009 et qui joue de nouveau, a ce rôle de passeur. La présence de Laurent Natrella apporte quelque chose de très beau aussi. Il donne du poids à la générosité de Scapin, à ce désir de seconder l'amour et la jeunesse.» Au TKM, un djinn fédère sa tribu. ■ A. Df